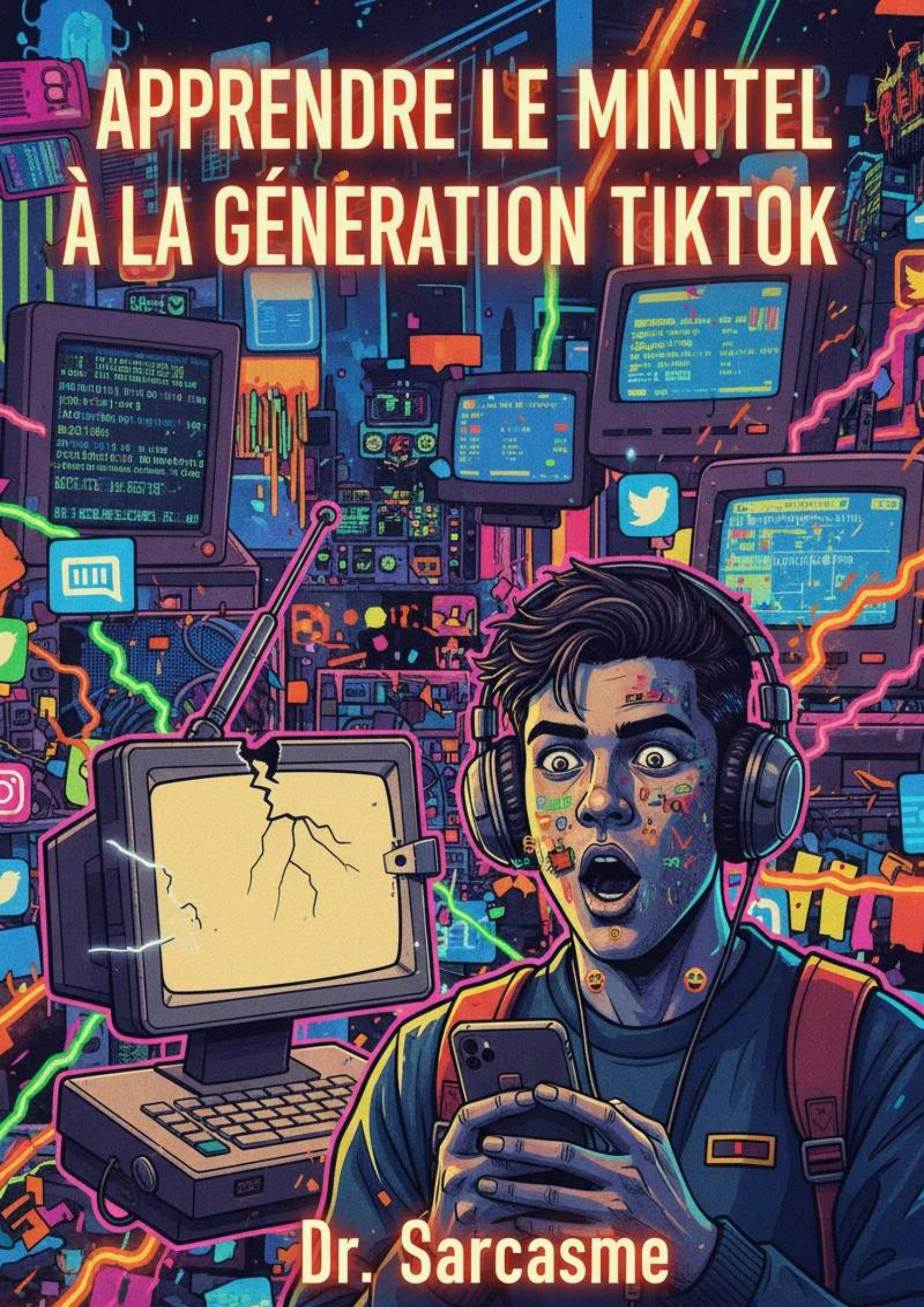


APPRENDRE LE MINITEL À LA GÉNÉRATION TIKTOK



Dr. Sarcasme

Apprendre le Minitel à la génération TikTok

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'An 0 du Numérique : Adieu la 5G, bonjour le bip-bip	4
Chapitre 2 : Le Design 'Parpaing' : Le chic du plastique beige	8
Chapitre 3 : 3615 CODE PATIENCE : Le chargement ligne par ligne	12
Chapitre 4 : L'Art de l'ASCII : Quand le pixel était un luxe	16
Chapitre 5 : Le Clavier à Ressorts : La rééducation des pouces	20
Chapitre 6 : 3615 ULLA : L'ancêtre de Tinder en 8 couleurs	24
Chapitre 7 : La Facture France Télécom : Le choc thermique financier	28
Chapitre 8 : L'Annuaire Électronique : Google sans l'algorithme	33
Chapitre 9 : Le Mode Connecté : Squatter la ligne de vie	38
Chapitre 10 : La Sobriété Énergétique : Zéro vidéo, zéro problème	42
Chapitre 11 : L'Influenceur en 40 colonnes : L'ego compressé	47
Chapitre 12 : Le Grand Oral Transpac : L'examen final	52

Chapitre 1

L'An 0 du Numérique : Adieu la 5G, bonjour le bip-bip

Imaginez un instant le silence. Pas le silence zen d'une retraite de yoga à Bali payée trois SMIC, non. Le vrai silence. Celui qui a précédé l'Apocalypse de Plastique Beige. Ce matin-là, à 8h02, la 5G est morte. Elle n'a pas juste « buggé », elle a été légalement assassinée par le décret n°2024-Rétro-Tech, sobrement intitulé « Loi pour la Restauration de la Patience Nationale et de la Souveraineté Cathodique ».

Le Ministre de la Transition Numérique et des Objets Qui Pèsent un Âne Mort est apparu sur tous les écrans (pendant qu'ils fonctionnaient encore) pour annoncer la nouvelle : « Citoyens, nous avons échoué. Votre attention est plus courte que le cri d'un moustique sous hélium. Pour sauver la France, nous revenons à l'essentiel. Voici votre nouveau compagnon de vie. » Et là, il a déposé sur son bureau, avec le bruit sourd d'une enclume tombant dans du saindoux, un Minitel 1B.

C'est ainsi que l'An 0 du Numérique a commencé. Adieu l'iPhone 15 Pro Max en titane brossé qui pèse moins lourd que votre mauvaise conscience. Bonjour le cube de 5 kilos en plastique ABS dont la couleur oscille entre « dent de fumeur de Gitanes » et « salle d'attente de la Sécu en 1984 ».

La réforme est tombée comme une guillotine sur la nuque de la Génération TikTok. Le plan était simple : remplacer chaque tablette scolaire par un terminal passif sans disque dur, sans mémoire vive, et surtout, sans aucune pitié pour vos cervicales. Le concept de « mobilité » a été officiellement redéfini : on appelle désormais « appareil mobile » tout objet que vous pouvez déplacer si vous avez fait trois ans de CrossFit intensif.

Le premier choc pour les jeunes, ça n'a pas été l'absence d'écran tactile. On a vu des influenceurs essayer désespérément de « swiper » vers le haut sur l'écran en verre bombé d'un Alcatel, laissant de larges traînées de gras de frites sur un tube cathodique qui n'avait rien demandé. Non, le premier choc, c'est le son.

Vous vous souvenez du « bip-bip » ? Ce n'est pas un petit bruit mignon à la R2-D2. C'est le cri de guerre d'une technologie qui déteste l'humanité. C'est le hurlement strident d'un modem V.23 qui tente d'expliquer à une ligne téléphonique en cuivre, oxydée par quarante ans de pisse de chien, qu'il aimerait bien afficher une page de texte en huit couleurs (si on compte le noir comme une couleur).

Le ministre a été très clair : « Le téléchargement immédiat est une drogue. Nous introduisons la Décroissance Ergonomique. » Désormais, pour voir une image, il faut attendre. Et quand je dis attendre, je ne parle pas du cercle qui tourne trois secondes parce que le Wi-Fi est lent. Je parle de voir l'image se construire ligne par ligne, comme si un peintre paralytique essayait de dessiner une icône de 32 pixels avec un pinceau à poils de sanglier. On a calculé qu'à ce rythme, pour charger une seule photo de chat en basse résolution, un lycéen a le temps de lire l'intégrale de Proust, de se marier, et de divorcer deux fois. C'est ça, la vraie valeur de la patience.

Regardez-les, ces pauvres enfants nés avec la fibre optique injectée directement dans le cordon ombilical. Les voilà face au clavier AZERTY de l'enfer. Un clavier où les touches ont une course de quatre centimètres. Il faut littéralement enfoncer la touche avec l'énergie d'un mineur de fond pour que le caractère s'affiche. « Click-clack ». Un bruit d'exécution capitale à chaque lettre. Vous voulez écrire un tweet ? À la fin du message, vous avez une tendinite carabinée et vous avez brûlé autant de calories qu'en courant un marathon. C'est le génie de la Rétro-Tech : l'obésité infantile est réglée en trois jours, simplement parce qu'écrire « LOL » demande un effort physique surhumain.

Et puis, il y a la fin de la gratuité apparente. Bienvenue dans l'ère du 3615. Le

Ministre a expliqué que l'argent magique n'existait plus. Désormais, chaque seconde passée devant votre écran de 12 pouces clignotant est facturée. On ne scrolle plus par ennui. On consulte le 3615 SNCF avec la sueur au front, en sachant que chaque seconde où vous hésitez entre le train de 14h12 et celui de 15h05 vous coûte le prix d'un café en terrasse. Le stress est de retour. L'adrénaline pure. Consulter la météo est devenu un sport extrême. Est-ce que je veux vraiment savoir s'il pleut demain au prix de 2,19 francs (réindexés sur l'inflation, soit le prix d'un rein sur le darknet) la minute ? Non. On regarde par la fenêtre. La Rétro-Tech, c'est aussi l'écologie, mes amis.

Le gouvernement appelle ça « Le Retour aux Sources ». Les sociologues de plateau télé, payés en jetons de présence, s'extasient : « C'est une révolution cognitive ! Le Minitel impose une structure de pensée arborescente. Vous ne vous perdez plus dans des algorithmes, vous vous perdez dans des menus numérotés de 1 à 9. C'est cartésien ! C'est Français ! »

C'est surtout un cauchemar ergonomique. Avez-vous déjà essayé d'expliquer à un gamin de 15 ans ce qu'est la touche « Suite » ? Ou la touche « Retour » ?
— « Mais monsieur, elle est où la flèche pour revenir en arrière sur YouTube ? »
— « Il n'y a pas de YouTube, Kevin. Il y a le 3615 JEUX. Et si tu veux voir une vidéo, tu vas au cinéma ou tu attends que le poste de télé chauffe. Et la touche "Retour", c'est pas pour corriger une faute, c'est pour signifier à la machine que tu acceptes ton destin tragique. »

Le plus beau, c'est l'aspect social. Le Minitel ne fait pas de notifications. Il ne vibre pas dans votre poche (de toute façon, il ne rentre pas dans votre poche, il ne rentre même pas dans un sac à dos Eastpak sans faire craquer les coutures). Pour savoir si quelqu'un vous a écrit sur « Messagerie Ulla » (rebaptisée « France-Rencontre-Souveraine » pour la réforme), il faut s'asseoir, allumer l'engin, attendre que le tube chauffe dans un sifflement ultrasonique qui fait fuir tous les chats du quartier, composer le numéro, subir le concert de modem, et enfin, lire des messages en lettres capitales vertes sur fond noir.

C'est là que le massacre commence vraiment. Les couples ne se séparent plus par SMS. C'est trop cher. Les gens attendent de se voir pour s'insulter. La cohésion sociale revient par la contrainte budgétaire. Les influenceurs ont tous fait une dépression nerveuse collective quand ils ont réalisé qu'on ne pouvait pas mettre de filtre « Beauty » sur un écran qui n'affiche que du texte et des blocs de mosaïque grossiers. La première influenceuse beauté à avoir tenté un tutoriel maquillage sur Minitel a fini par envoyer des instructions par courrier postal : « Étape 1 : Mettez du rouge à lèvres. Étape 2 : Envoyez un chèque de 50 francs pour l'étape 3. »

Le Ministre, lui, savoure son succès. Il a été vu hier dans son bureau, tapotant fièrement sur son terminal, une lueur bleutée et malsaine dans les yeux. Il essayait d'accéder aux résultats du Loto. Ça lui a pris trois heures. Il était ravi. « Vous voyez ? » a-t-il lancé à la presse. « En trois heures, je n'ai pas été distrait par une seule vidéo de chat qui fait du piano. J'ai juste attendu que le bloc 4B s'affiche. C'est ça, la grandeur de la France. Nous avons réinventé l'ennui, et l'ennui, c'est le socle de la civilisation. »

Bienvenue dans l'An 0. Rangez vos iPhones, sortez la prise en T murale (celle qui ressemble à un gros peigne beige dégueulasse) et préparez-vous. Le futur est derrière nous, il pèse 5 kilos, et il fait « Biiiiii-p... Crrrrrr... ».

Et ne touchez pas à la touche "Sommaire", malheureux ! Vous allez tout faire planter.

Chapitre 2

Le Design 'Parpaing' : Le chic du plastique beige

Approchez, enfants de la fibre et du silicium poli. Posez ce smartphone en titane brossé qui pèse moins lourd que votre conscience après une après-midi sur une application de fast-fashion. Regardez cet objet devant vous. Ne l'appellez pas « une Gamebox vintage » ou « une liseuse pour boomers ». C'est un Minitel. Admirez cette robe. C'est du plastique, certes, mais pas n'importe lequel. C'est le « Beige Fonctionnaire ». Une nuance chromatique située exactement à mi-chemin entre la couleur d'un filtre de cigarette de 1984 et celle du désespoir d'un guichetier de la Poste un vendredi soir à 16h55.

À votre époque, le design est une affaire de finesse. Vous voulez des écrans « bord à bord », des châssis « ultra-slim » et des finitions « mates ». Le Minitel, lui, s'en fout. Il assume son statut de parpaing technologique. Il est épais. Il est trapu. Il a la forme d'un petit four à micro-ondes qui aurait décidé de faire carrière dans les télécoms. S'il tombe de votre bureau, il ne se brise pas : il traverse le plancher, fracasse la dalle en béton et finit sa course dans la cave en ayant probablement tué un rat au passage. C'est l'esthétique de l'invulnérabilité. On n'est pas dans le « chic », on est dans le « massif ».

Commençons par une petite expérience. Allez-y, tendez l'index. Approchez-le de l'écran. Doucement. Essayez de « swiper » vers la gauche pour voir la page suivante.

Qu'est-ce qui se passe ? Rien. Absolument rien.

Si vous insistez, vous allez juste récolter une décharge d'électricité statique capable de vous redresser les cheveux pour les trois prochaines années et une trace de gras qui

restera gravée dans le verre jusqu'à la fin des temps. Le Minitel n'est pas tactile. Toucher l'écran d'un Minitel, c'est comme essayer de caresser un tube cathodique en plein travail : c'est sale, ça fait un bruit de friture, et ça sent l'ozone brûlé. L'écran n'est pas une interface, c'est une vitre de protection entre vous et un canon à électrons qui vous bombarde la rétine avec la subtilité d'un CRS un jour de manif.

Pour interagir avec la bête, il faut passer par le clavier. Ah, le clavier ! Ce n'est pas un Magic Keyboard à touches papillon. C'est une plaque de gomme grise dont chaque touche a le rebondi d'un chewing-gum périmé. Il faut appuyer fort. Il faut s'impliquer physiquement. On n'effleure pas le savoir, on le tape au burin. Et quand vous avez fini, vous le repliez contre l'écran dans un claquement plastique qui rappelle la fermeture d'une porte de Renault 11. C'est ça, la technologie française : un truc qui fait du bruit quand on le range.

Parlons maintenant de ce que j'appelle le « Syndrome du Déménagement ». Aujourd'hui, votre ordinateur tient dans une pochette en feutre et vous pouvez l'utiliser d'une main tout en tenant un Latte Macchiato de l'autre. Le Minitel, lui, exige une logistique de chantier. Déplacer un Minitel d'une pièce à l'autre, c'est une séance de Crossfit non rémunérée.

Si vous voulez changer de bureau, préparez votre ceinture lombaire. On ne « porte » pas un Minitel, on le transporte comme une relique sacrée ou un moteur de tondeuse. C'est là que se fait la différence entre les générations. Vous avez des pouces musclés à force de scroller ? Nous, on avait des trapèzes d'acier à force de ramener le terminal du salon à la chambre parce qu'on espérait secrètement que la connexion serait plus rapide près du radiateur (spoiler : non). Le Minitel a inventé le concept de l'informatique sédentaire par la force de gravité. C'est un objet qui dit : « Je suis là, et j'y reste. Si tu veux me voir, tu viens à moi, tu t'assois bien droit sur ta chaise en skaiï, et tu souffres en silence. »

Et puis, il y a la poignée. Au dos de la bête, il y a souvent une petite encoche pour

passer les doigts. C'est le plus grand mensonge de l'histoire du design industriel français. Cette poignée suggère la portabilité. Elle vous murmure : « Regarde, je suis comme une petite valise, emmène-moi en vacances ! ». N'écoutez pas cette voix. C'est un piège. Si vous essayez de marcher plus de cent mètres avec un Minitel au bout du bras, votre épaule droite va finir par toucher vos genoux et vous finirez par ressembler à Quasimodo avec un abonnement à France Télécom.

Mais pourquoi ce beige, me demanderez-vous avec votre naïveté d'enfants nés après l'an 2000 ? Pourquoi ne pas l'avoir fait en noir, en bleu, ou en « Rose Gold » ?

Parce que le Beige, c'est la couleur de l'Administration. Le Beige ne distrait pas. Le Beige n'excite pas les sens. Le Beige est une couleur neutre qui vous rappelle que vous êtes là pour consulter l'annuaire, pas pour vous amuser. Le Minitel était le premier objet de tech « lifestyle », mais un lifestyle basé sur le remplissage de formulaires Cerfa. C'est le design de la résignation. En regardant un Minitel, votre cerveau comprend immédiatement qu'il n'y aura pas d'emojis, pas de filtres de chatons et pas de musique en streaming. Il n'y aura que des blocs de caractères ASCII et une facture téléphonique qui fera pleurer vos parents.

Le plus beau, c'est la prise. La fameuse prise en T. Un énorme peigne de plastique beige (encore !) avec des dents en cuivre, gros comme une brique de jus d'orange. Pour la brancher dans le mur, il fallait viser juste et pousser comme un sourd. C'était une pénétration technologique brutale. Rien à voir avec le Bluetooth qui se connecte tout seul dans un murmure d'ondes invisibles. Là, il y avait un contact physique. Un clic. Une résistance. On sentait le courant passer. On sentait que la France entière se connectait à vous à travers un fil de cuivre oxydé.

Alors, la prochaine fois que vous râlez parce que votre iPad pèse 400 grammes ou que l'écran a une trace de doigt, pensez au pionnier du 3615. Imaginez-le, dans le noir, éclairé par la lueur verdâtre d'un écran de 9 pouces qui grésille, les trapèzes en feu après avoir déplacé l'engin sur la table de la cuisine, essayant désespérément de

taper « CINEMA » sur un clavier qui a la souplesse d'un pneu d'hiver.

C'était ça, le futur. C'était lourd, c'était moche, c'était beige, et c'était magnifique. Parce qu'on n'avait pas besoin de design « user-friendly ». On était des durs. On n'avait pas d'interface fluide, on avait de la volonté. Et si vous n'êtes pas contents, allez donc essayer de swiper sur un parpaing de chantier. C'est exactement la même sensation, le Wi-Fi en moins.

Maintenant, reposez délicatement ce terminal avant de vous faire un lumbago. Et surtout, ne l'éteignez pas brutalement : il faut qu'il refroidisse. Un moteur de Boeing fait moins de chaleur qu'un Minitel qui vient d'afficher trois pages de l'annuaire de la Creuse. C'est ça aussi, le chic du plastique beige : ça chauffe, ça pèse, et ça vous rappelle que la technologie n'est pas votre amie, mais une divinité capricieuse qui exige des sacrifices physiques.

Chapitre 3

3615 CODE PATIENCE : Le chargement ligne par ligne

Vous chouinez parce que votre vidéo TikTok a mis trois secondes à charger à cause d'une barre de 5G manquante ? Vous avez des envies de meurtre quand Netflix affiche un cercle qui tourne pendant que vous essayez de regarder la saison 12 d'une série coréenne de zombies ? Écoutez bien, petits scarabées du haut débit : vous ne connaissez pas la douleur. Vous ne connaissez pas l'abîme. Vous ne connaissez pas le vide existentiel qui s'installe entre deux lignes de pixels beiges sur un écran cathodique de neuf pouces.

Bienvenue dans l'ère du 1200 bauds. Un monde où la vitesse de connexion se mesurait à l'échelle de la décomposition organique.

Le Minitel, ce n'était pas de l'Internet. C'était une séance de spiritisme avec une machine qui faisait de l'asthme. Quand vous tapiez « 3615 SNCF » et que vous pressiez la touche « ENVOI » (avec la force nécessaire pour enfoncer un clou dans du chêne, rappelez-vous), vous n'accédiez pas à une page web. Vous lanciez un processus de création artistique en direct, réalisé par un peintre aveugle et particulièrement lent.

Imaginez le tableau : vous vouliez juste savoir si le train de 14h12 pour Limoges avait vingt minutes de retard. Vous appuyez sur la touche. Et là, le miracle se produit. Enfin, le « miracle ». Un petit rectangle de lumière apparaît en haut à gauche de l'écran. Puis un deuxième. Puis un troisième. C'est le chargement « ligne par ligne ».

À l'époque, on n'avait pas de barre de progression. On n'avait pas de petit sablier mignon. On avait le curseur, ce petit bloc clignotant qui se déplaçait de gauche à droite, avec la grâce d'une tortue sous Xanax, pour dessiner les contours d'un logo. Le

logo de la SNCF, c'était le boss final de la patience humaine. Il ne s'affichait pas d'un coup. Non, il se *tricotait*. On voyait d'abord une barre bleue (enfin, une nuance de gris sur les modèles de base, ne soyons pas luxueux). Puis, trois secondes plus tard, une autre barre. C'était de l'art génératif avant l'heure, sauf que l'œuvre mettait quatre minutes à se terminer et que chaque seconde vous coûtait le prix d'un demi-litre d'essence.

Parce que oui, les enfants, le temps, c'était littéralement de l'argent. Le compteur tournait sur la facture de téléphone de vos parents. Regarder le logo de la SNCF s'afficher pixel par pixel, c'était comme regarder un braquage de banque en slow-motion où la banque, c'était le compte en banque de votre daron, et le braqueur, c'était France Télécom.

On développait des stratégies de survie mentale. Pendant que la page se chargeait, on avait le temps de faire des choses productives. On pouvait aller se faire un Nesquik, nourrir le chat, relire l'intégrale de *Rahan*, et revenir pour voir que le Minitel en était enfin à la moitié de la page, en train d'afficher péniblement le mot « DESTINATION » dans une police de caractères qui ressemblait à des Legos fondus.

C'était une leçon de méditation forcée. Le Minitel était le premier maître Zen de l'histoire technologique. Il vous forçait à l'immobilité. Si vous aviez le malheur de taper une touche pendant que la page s'affichait, vous risquiez de tout faire planter. Le système était tellement susceptible qu'un éternuement un peu trop fort dans la pièce d'à côté pouvait interrompre la connexion. Et là, c'était le drame : le « BIP » de déconnexion, un cri strident de métal agonisant qui signifiait que vous veniez de passer sept minutes (et 12 francs) pour ne rien voir du tout, à part un écran zébré de parasites.

Vous, vous scrollez. Vous « swipez ». Vous consommez de l'information à la vitesse de la lumière. Nous, on *méritait* notre information. Quand on arrivait enfin à l'écran des horaires de trains, après dix minutes de combat acharné contre le modem V.23, on

avait le sentiment d'avoir déchiffré les manuscrits de la Mer Morte. On notait religieusement les horaires sur un bout de papier (parce qu'on ne pouvait pas faire de capture d'écran, bande de génies), avec la main tremblante d'épuisement nerveux.

Le chargement ligne par ligne, c'était aussi le suspense. Le vrai. Celui que vous ne connaîtrez jamais avec vos connexions fibre à 1 Gbps. Quand vous étiez sur un service de messagerie rose (ne faites pas les innocents, c'est pour ça que vos grands-pères utilisaient le Minitel), la photo de « Clara92 » s'affichait pixel par pixel. C'était le strip-tease le plus lent de l'histoire de l'humanité. On voyait d'abord le haut d'une chevelure en 8-bit qui ressemblait à un tas de charbon. Cinq minutes plus tard, on apercevait un front. Au bout d'un quart d'heure, on réalisait que Clara92 avait en fait la définition graphique d'un écran de Game Boy passé sous un camion. Mais on s'en foutait ! On attendait ! On était des moines de la donnée !

Aujourd'hui, vous vivez dans l'instantanéité, et cela vous a rendu faibles. Vous n'avez plus de muscle de l'attente. Votre cerveau est configuré pour la récompense immédiate. Le Minitel, lui, vous apprenait la frustration. Il vous apprenait que la technologie est une maîtresse cruelle qui vous donne ce que vous voulez uniquement si vous êtes prêt à sacrifier votre après-midi et votre santé mentale.

Si on remplaçait les serveurs de TikTok par une armée de Minitels aujourd'hui, la civilisation s'effondrerait en moins de quarante-huit heures. Vous verriez une vidéo de danse de 15 secondes charger pendant trois jours. Vous verriez le visage de votre influenceur préféré se dessiner trait après trait : d'abord la casquette, puis un sourcil, puis – oh, suspense – est-ce un filtre chien ? On le saura mardi prochain.

C'était ça, le 3615 CODE PATIENCE. Ce n'était pas un bug, c'était un test de caractère. On ne naviguait pas sur le réseau, on ramait. On était des galériens du numérique, enchaînés à nos combinés téléphoniques, écoutant le chant des sirènes du modem qui faisait « KRRRRRRR-BIIIP-KRRRRRRR ».

Alors, la prochaine fois que votre vidéo met plus de deux secondes à se lancer sur votre iPhone 15 Pro Max de mes deux, fermez les yeux. Imaginez un petit curseur rectangulaire qui clignote dans le noir. Imaginez le silence de la cuisine, uniquement rompu par le sifflement de l'électronique qui surchauffe. Et dites-vous bien que quelque part, dans un vide-grenier poussiéreux, un Minitel attend patiemment que vous reveniez apprendre ce que signifie vraiment le mot « attendre ».

Mais bon, ne rêvez pas trop. Vous n'auriez jamais la patience de lire cette phrase si elle s'affichait à la vitesse du Minitel. Vous seriez déjà en train de scroller pour voir un chat qui tombe d'un canapé. Et c'est bien ça le drame : vous avez la technologie, mais nous, on avait le temps. Et le temps, quand on a 14 ans et qu'on attend que le logo de la météo s'affiche pour savoir s'il va pleuvoir à la Baule, c'est une éternité beige qui sent le plastique chaud.

Chapitre 4

L'Art de l'ASCII : Quand le pixel était un luxe

Posez cet iPhone. Posez-le tout de suite, avant que l'onde de choc de mon mépris ne fasse fondre votre coque en silicone bio-dégradable à quarante balles.

On va parler de la vue. Pas de la vue au sens médical — bien que vos cornées soient probablement déjà cuites par la lumière bleue comme des œufs au plat — mais de ce que vos ancêtres appelaient « une image ». Aujourd'hui, vous vivez dans l'indécence de la 4K. Vous vous plaignez quand un brin de barbe de votre influenceur préféré n'est pas rendu avec une précision chirurgicale. Vous utilisez des filtres « beauté » qui lissent vos pores jusqu'à vous faire ressembler à un dauphin en CGI, et vous trouvez ça normal.

Laissez-moi vous expliquer un concept qui va faire implorer votre cerveau habitué aux algorithmes de TikTok : le luxe, en 1984, c'était de parvenir à distinguer un cercle d'un carré.

Bienvenue dans l'ère de l'ASCII et du Vidéotex. Bienvenue dans un monde où le graphisme n'était pas une question de talent, mais de négociation diplomatique avec une grille de 40 colonnes sur 24 lignes. Imaginez votre feed Instagram, mais dessiné par un comptable dépressif sous Lexomil, utilisant uniquement des briques, des points et des barres obliques.

À l'époque, on ne parlait pas de pixels. Le pixel, c'était déjà de la science-fiction, un truc de riche, un délire de la NASA. Sur le Minitel, on avait des « pavés ». Des blocs de mosaïque. Si tu voulais dessiner le visage d'une femme pour un service de messagerie rose — le fameux 3615 ULLA dont vos grands-pères ne vous parleront

jamais par pure pudeur hypocrite — tu avais grosso modo le choix entre trois formes géométriques : le gros bloc, le petit bloc, et le vide. Le résultat ? La bombe anatomique censée vous faire fantasmer ressemblait techniquement à une grille de Sudoku qui aurait eu un accident de voiture.

Et pourtant, on y croyait.

C'est ça que vous ne pigez pas, avec vos écrans Retina qui affichent plus de couleurs que l'œil humain ne peut en traiter. Nous, on avait huit couleurs. Huit. Noir, Rouge, Vert, Jaune, Bleu, Magenta, Cyan, Blanc. C'est tout. Pas de « vieux rose », pas de « gris anthracite », pas de « beige taupe ». Le monde était une version cauchemardesque d'un catalogue IKEA conçu par un daltonien fan de Lego. Si tu voulais représenter une plage, tu mettais une bande jaune pour le sable, une bande bleue pour la mer, et un rond blanc pour le soleil. Si tu n'étais pas content, tu pouvais toujours aller regarder par la fenêtre, mais la fenêtre n'avait pas de bouton « Suite ».

Regardez un instant une image en Vidéotex. C'est une agression visuelle. Chaque caractère est une insulte à l'esthétique. On utilisait des caractères semi-graphiques, des petits bouts de traits qui s'assemblaient comme ils pouvaient. Pour faire une courbe, on trichait. On mettait des caractères en escalier. Une courbe sur Minitel, c'était comme essayer de sculpter une statue de Michel-Ange avec des parpaings de chantier.

Et le chargement... Oh, mon Dieu, le chargement.

Vous sifflez de rage quand une story met trois secondes à charger ? Sur Minitel, l'image n'apparaissait pas d'un coup. Elle se construisait. C'était un strip-tease technologique d'une lenteur agonisante. La ligne du haut arrivait d'abord : « Ah, tiens, c'est du bleu. C'est le ciel ? ». Cinq secondes plus tard, la deuxième ligne : « Ah non, c'est peut-être un chapeau ». Dix secondes après : « Ah, c'est une pub pour des assurances ». On passait trente secondes de notre vie à regarder des blocs de

couleur s'empiler comme une partie de Tetris jouée par un paresseux sous kétamine.

C'est là qu'intervenait le plus grand processeur graphique jamais inventé : notre imagination.

Parce que le Minitel était si moche, si basique, si "Sudoku-esque", que notre cerveau devait faire 90% du boulot. Quand on voyait trois points rouges et un trait oblique, notre esprit nous disait : « Regarde, c'est une Ferrari ! ». Aujourd'hui, on vous donne tout. On vous mâche le travail. Vous ne regardez plus des images, vous subissez des flux de données qui vous gavent comme des oies. Sur Minitel, on était des explorateurs de l'abstrait. On faisait de l'art contemporain sans le savoir.

Imaginez un instant vos idoles actuelles passées à la moulinette du 3615.

Kim Kardashian ? Un empilement de trois gros blocs marron pour le bas, deux blocs magenta pour le haut, et un point d'interrogation pour le visage.

Elon Musk ? Une suite de caractères "@" disposés en forme de fusée phallique de 12 pixels de haut.

C'est ça, la vérité du caractère typographique. C'est brutal. C'est honnête. Pas besoin de filtre "grain de peau" quand ta peau est littéralement composée de caractères "" (le hashtag, pour vous les jeunes, mais à l'époque on appelait ça un "dièse" et ça servait juste à faire des dessins moches).

Les graphistes de l'époque étaient des génies du minimalisme forcé. Ils devaient faire tenir l'érotisme, l'information boursière et les résultats du tiercé dans une mémoire tampon plus petite que celle de votre brosse à dents électrique connectée. Ils jonglaient avec les codes ASCII comme des poètes avec des syllabes. Un "V" renversé devenait une montagne. Un "O" devenait un œil. Un "~" devenait une vague.

C'était l'époque où l'on respectait l'image parce qu'elle coûtait cher. Chaque caractère affiché était une goutte de sueur du modem. Chaque changement de couleur était une victoire sur le néant.

Aujourd'hui, vous prenez 450 photos de votre tartine à l'avocat et vous les jetez dans le cloud sans même les regarder. Vous saturez l'espace numérique de votre médiocrité en haute définition. Nous, on n'avait pas le droit à l'erreur. Si tu foirais ton dessin en Vidéotex, si tu plaçais ton caractère de "fin de clignotement" au mauvais endroit, tout l'écran partait en vrille. Des caractères cabalistiques envahissaient la page, le Minitel se mettait à vomir de l'alphabet, et tu devais tout recommencer. C'était la sélection naturelle par l'informatique. Seuls les plus patients survivaient.

Alors, écoutez-moi bien, génération 5G. La prochaine fois que vous vous plaindrez que la vidéo d'un mec qui fait une chorégraphie débile dans sa cuisine n'est pas en 8K, rappelez-vous que nous, on a été capables de ressentir des émotions devant une grille de texte jaune sur fond bleu. On a vibré pour des pixels de la taille d'un sucre en morceau.

On n'avait pas de filtres beauté, parce qu'on n'avait pas besoin de cacher nos imperfections : de toute façon, sur Minitel, tout le monde avait la même tête. On était tous des tas de briques anonymes, égaux devant la lenteur du 1200 bauds. Et c'était beau. C'était une démocratie visuelle où la laideur était la norme, et où l'imagination était le seul processeur qui comptait.

Maintenant, retournez scroller vos vidéos de chats en ultra-haute définition. Mais n'oubliez jamais : votre vie est peut-être plus nette, mais la nôtre avait plus de caractère. Au sens propre du terme.

Et si vous ne me croyez pas, essayez de dessiner un cœur avec uniquement des parenthèses et des points-virgules. Vous verrez, ça demande plus d'efforts cérébraux que n'importe quel montage sur CapCut. Allez, circulez. J'ai une page météo à charger, j'en ai pour au moins jusqu'à demain matin.

Chapitre 5

Le Clavier à Ressorts : La rééducation des pouces

Regardez vos pouces. Allez-y, ne faites pas les timides, baissez les yeux sur ces deux appendices rachitiques qui vous servent de prolongements digitaux. À force de caresser du Gorilla Glass poli comme le crâne d'un PDG de la Silicon Valley, vos pouces sont devenus des flans. Ils sont mous, ils sont lisses, ils n'ont plus aucune dignité motrice. Ils sont capables de « swiper » vers la droite pour trouver un partenaire sexuel décevant ou de scroller pendant trois heures sur des vidéos de types qui découpent du sable cinétique, mais demandez-leur de fournir un effort mécanique réel, et ils tombent en PLS.

Bienvenue dans le camp d'entraînement. Posez votre iPhone 15 Pro Max de mes deux, et approchez-vous de la bête. Ce que vous voyez là, sous l'écran cathodique qui siffle comme un nid de frelons, c'est un clavier de Minitel. Et ce n'est pas une interface de saisie, c'est une salle de musculation pour phalanges en fin de vie.

Le premier contact va vous choquer. Vous vous attendez à la résistance subtile d'un clavier chiclet de MacBook ? À la réponse haptique délicate d'un écran OLED ? Oubliez ça. Taper sur un Minitel, c'est comme essayer de s'introduire par effraction dans un coffre-fort avec des gants de boxe. Chaque touche possède la course d'un piston de locomotive et la résistance d'un fonctionnaire de la DDE à 16h55 un vendredi.

Quand vous enfoncez une touche, il ne se passe rien au début. Il faut franchir le « point de rupture ». C'est le moment où le ressort interne, une pièce de métal probablement forgée dans les larmes des ingénieurs des PTT, décide de céder. Et là, *CLAC*. Un bruit de stapler industriel qui s'encastre dans une poutre en chêne. Un

son sec, brutal, définitif. On n'écrit pas un message sur Minitel : on le martèle dans la roche. On grave son existence dans le plastique gris beige.

Si vous tapez « BONJOUR » sur un Minitel, à la fin du mot, vos voisins de palier pensent que vous êtes en train de refaire votre toiture à coups de masse. C'est ça, la « rééducation tactile ». On redonne du sens à l'alphabet. Sur TikTok, vous effleurez des lettres virtuelles sans même y penser. Sur le terminal 1B, chaque caractère est une décision politique. Vous voulez un « S » ? Il va falloir le mériter, gamin. Il va falloir y mettre tout le poids de votre avant-bras. À la fin d'une session de 3615 ULLA, les mecs des années 80 avaient des pouces tellement musclés qu'ils pouvaient déboucher des bouteilles de bière rien qu'en pressant le goulot.

Et parlons de l'ergonomie, si vous voulez bien rire. Votre génération a inventé le « Text Neck » et se plaint de micro-tendinites parce que le téléphone pèse 200 grammes. Le clavier du Minitel, lui, a été conçu par des gens qui détestaient l'espèce humaine. C'est un bloc de plastique rigide, souvent solidaire de la machine (ou relié par un câble torsadé qui a la fâcheuse tendance à vouloir s'enrouler autour de votre gorge pendant que vous dormez), avec des touches carrées, sans aucun relief pour guider vos doigts égarés.

Il n'y a pas de correction automatique. Si vous tapez « Je t'aime » et que votre doigt dérape sur la touche d'à côté à cause d'une crampe soudaine, vous envoyez « Je t'aimp ». Et là, pas de bouton « modifier ». Pas de « supprimer pour tout le monde ». Votre destinataire recevra « Je t'aimp » après quarante-cinq secondes de chargement ligne par ligne, et il pensera que vous faites un AVC ou que vous parlez une langue ancienne oubliée. Le Minitel ne pardonne pas les faibles. Le Minitel exige la précision d'un horloger suisse mixée à la force de frappe d'un bûcheron canadien.

Et les touches de fonction ! Oh, parlons-en de ces touches de couleur qui trônent fièrement en haut du clavier, comme les bijoux d'une couronne de plastique bas de gamme. « SOMMAIRE », « ANNULATION », « RETOUR », « REPETITION », «

GUIDE », « CORRECTION », « SUITE », et la sainte trinité : « ENVOI ».

La touche « ENVOI », c'est le bouton nucléaire. Elle est plus grosse que les autres, souvent située sur le côté, attendant patiemment que vous ayez fini de transpirer sur votre message. Appuyer sur « ENVOI », c'est un acte de foi. C'est le moment où vous dites au monde : « J'ai tapé ce texte au péril de mes articulations, et je l'assume. » Le bruit est différent. C'est un *KLONG* sourd qui résonne dans tout le châssis. C'est le bruit d'une guillotine qui tombe sur le cou de votre facture téléphonique, car n'oubliez pas : chaque seconde passée à admirer votre prose sur cet écran bleu coûte le prix d'un demi-pain au chocolat (ou d'une chocolatine, selon si vous voulez que je vous frappe avec le clavier ou pas).

Vous, avec vos écrans tactiles, vous avez perdu le contact avec la matière. Vous vivez dans un monde de fluides, de glissements, de transitions douces. Le Minitel, c'est le monde du binaire, du brique par brique. C'est du Lego pour adultes dépressifs.

Imaginez la scène : vous voulez chercher l'horaire du train pour Limoges. Aujourd'hui, vous dites « Siri, train Limoges » et cette espèce de majordome invisible vous répond d'une voix suave. En 1987, chercher un train pour Limoges, c'était une expédition punitive. Vous deviez d'abord déplier le clavier (un geste qui rappelle l'ouverture d'un pont-levis), attendre que la tonalité du téléphone vous siffle aux oreilles comme une banshee en colère, puis frapper 3615 SNCF.

Chaque lettre du code devait être percutée avec une intention claire. Si vous étiez trop léger, le « 6 » ne s'affichait pas. Si vous étiez trop lent, la connexion sautait. C'était un duel. Un combat d'homme à machine. Et quand enfin, après avoir martelé vos doigts sur ce plastique rugueux, la grille jaune commençait à apparaître, vous ressentiez une satisfaction que vous ne connaîtrez jamais en téléchargeant une app en 5G. C'était la fierté du bâtisseur. Vous aviez *physiquement* extrait l'information de la matrice.

Aujourd'hui, on vous vend des claviers « mécaniques » à 200 balles avec des lumières

RGB pour que vous puissiez vous prendre pour des hackers de films de série B. Laissez-moi rire. Vos touches « Red Switch » ou « Blue Switch », c'est de la guimauve. Le Minitel utilisait des « French PTT Switches ». Le genre de truc conçu pour résister à une attaque nucléaire et à l'usage intensif d'un postier alcoolique.

Alors, voici votre exercice pour la journée. Prenez un vieux carton, dessinez des carrés dessus, et essayez de les enfoncer avec votre pouce jusqu'à ce que le carton traverse la table. Voilà. Vous commencez à comprendre. C'est ça, la sensation. C'est l'absence totale de confort. C'est l'hostilité ergonomique élevée au rang d'art national.

Pourquoi est-ce que c'est mieux ? Parce que ça vous force à réfléchir. Sur vos smartphones, vous écrivez des kilomètres de vide parce que c'est gratuit et facile. Sur un clavier à ressorts, on ne gaspille pas sa salive digitale. On économise ses mouvements. On va à l'essentiel. Chaque caractère compte, parce que chaque caractère fait mal. Le Minitel était le premier réseau social, mais c'était aussi le premier à nous apprendre que la communication est un effort.

Alors la prochaine fois que vous vous plaindrez que votre écran est « un peu gras » ou que le temps de réponse de votre jeu vidéo dépasse les 15 millisecondes, pensez à nous. Pensez à nos pouces calleux, à nos poignets d'acier, et au bruit d'agrafeuse qui a bercé nos soirées de solitude devant un écran 10 pouces. On n'avait peut-être pas la 4K, mais on avait de la poigne.

Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller taper mon nom sur l'annuaire électronique. J'en ai pour dix minutes et je vais probablement avoir besoin d'une poche de glace et d'un anti-inflammatoire après ça. Mais au moins, quand j'aurai fini, j'aurai l'impression d'avoir accompli quelque chose. J'aurai vaincu la machine par la seule force de mon index. Allez, remballez vos pouces en mousse. La rééducation ne fait que commencer.

Chapitre 6

3615 ULLA : L'ancêtre de Tinder en 8 couleurs

Écoutez-moi bien, génération « swipe à droite ». Posez vos iPhone 15 Pro Max, éteignez vos filtres "Beauty Plus" qui vous font ressembler à des extra-terrestres en porcelaine, et installez-vous confortablement. On va parler de l'époque où l'amour n'avait pas de visage, mais un prix à la minute qui aurait fait passer votre abonnement Netflix Premium pour une œuvre caritative.

Bienvenue dans l'ère de 3615 ULLA.

Imaginez un monde où pour pécho, il ne suffisait pas de montrer ses abdos devant un miroir sale ou de faire une moue de poisson rouge en story. Non. À l'époque, draguer, c'était une opération de déminage dans le noir, avec des gants de boxe, sur un clavier qui faisait le bruit d'une dépanneuse en fin de vie. On appelait ça le "Minitel Rose". Et "rose", dans le langage des années 80, ça ne voulait pas dire "Barbie" ou "dragée". Ça voulait dire : "Préparez-vous à payer le prix d'une Renault Fuego pour discuter avec un barbu de 50 ans nommé Gérard qui se fait passer pour une étudiante en sociologie nommée Cindy."

Le concept de Tinder, c'est l'image. On voit, on juge, on jette. C'est efficace, c'est brutal, c'est le McDo de la libido. Le Minitel, c'était l'inverse. C'était de la radio-astronomie sentimentale. On envoyait des signaux dans le vide sidéral du réseau Transpac et on attendait qu'une forme de vie intelligente (ou au moins capable de taper sans faire une faute par mot) réponde.

Le premier choc pour vous, les enfants de la 5G, ce serait la vitesse. Sur 3615 ULLA, l'image n'existait pas. Enfin, si. Elle s'affichait en "Vidéotex". Pour les non-initiés,

imaginez que vous essayez de dessiner le portrait de votre crush avec des briques Lego de 12 centimètres de large, le tout en 8 couleurs si agressives qu'elles auraient pu déclencher une crise d'épilepsie chez un moine bouddhiste. Le rouge était sanglant, le vert était radioactif, et le bleu ressemblait à une erreur système permanente.

Quand on voulait voir à quoi ressemblait l'autre, on ne demandait pas un "nude". On demandait une "description". Et c'est là que le génie littéraire français est né. Faute de pouvoir montrer son cul, on devait montrer son Bescherelle. On devenait tous des poètes de l'ombre. On tapait des phrases du style : « Je suis un jeune cadre dynamique aux yeux azur, j'aime la rando et les synthétiseurs Yamaha. » En réalité, le mec était en slip kangourou dans sa chambre de bonne, entouré de boîtes de conserve vides, mais sur l'écran 10 pouces, il était le gendre idéal.

Et la vitesse de chargement ? Oh, mes aïeux. Quand une "photo" (un assemblage de carrés grossiers censé représenter une silhouette féminine) s'affichait, c'était un strip-tease technologique insoutenable. Ça commençait par le haut de l'écran. Ligne par ligne.

Bip... Bip... Bip...

Ah, voilà le haut du crâne (en jaune canari).

Deux minutes plus tard.

Tiens, un sourcil (un rectangle noir de 3 cm).

Au bout de dix minutes, vous aviez un buste qui ressemblait étrangement à une carte météo de la Creuse. Et pendant ce temps-là, le compteur tournait. 60 francs de l'heure. À l'époque, c'était le prix de trois menus Best Of ou de la dignité de votre père.

Parce que c'était ça, le vrai frisson de 3615 ULLA : la peur. Pas la peur de se faire "ghoster". Ça, c'est pour les faibles. Non, la peur, la vraie, la sueur froide qui dégouline le long de l'échine quand on entend les clés du daron tourner dans la serrure. Parce que le Minitel était branché sur la ligne téléphonique familiale. Utiliser ULLA, c'était condamner toute la maison à l'isolement numérique. Si ta mère

attendait un appel de mamie, elle tombait sur un bruit de modem qui ressemblait à un robot qu'on étrangle. C'était le signal d'alarme. Le "Game Over" parental.

Et je ne vous parle même pas de la facture France Télécom à la fin du mois. Recevoir la facture après un mois de sessions intensives sur ULLA, c'était comme recevoir une assignation au tribunal pour crime contre l'économie familiale. Le papier était long comme un jour sans pain, rempli de codes cryptiques qui hurlaient : "VOTRE FILS A ESSAYÉ DE DRAGUER DES BOTS PENDANT 42 HEURES". On devenait des experts en camouflage, des ninjas de la boîte aux lettres, capables d'intercepter le courrier avant que le paternel ne voie le montant astronomique de nos pulsions textuelles.

Mais parlons de la drague en elle-même. Sur Tinder, vous avez des bios de 150 caractères. Sur le Minitel, chaque caractère coûtait le prix d'un café. On a inventé le langage SMS avant même que le SMS n'existe. "Sl t d'où ?" n'était pas une preuve d'analphabétisme, c'était une stratégie budgétaire. On économisait les voyelles pour pouvoir s'acheter des clopes le lendemain.

C'était un cours d'éducation sentimentale à l'aveugle. On apprenait à aimer une police de caractères. On tombait amoureux d'un curseur clignotant. "Elle tape vite, elle doit être intelligente", pensait-on. "Il utilise des points d'exclamation, il doit avoir de l'humour." On se créait des films en 4K dans nos têtes à partir d'un signal en 144p. On était des pionniers du fantasme textuel, des astronautes de la solitude connectée.

Et le "rendez-vous" ? Ah ! Le saut dans le vide. Pas de FaceTime pour vérifier que "Chouquette92" n'était pas en réalité "Bernard, 54 ans, chauffeur-livreur". On se donnait rendez-vous devant la fontaine des Innocents à Châtelet ou au pied de la statue de la Liberté à l'Île aux Cygnes. Le code ? "J'aurai un blouson en cuir et un exemplaire du journal Libération sous le bras gauche."

C'était le moment de vérité le plus violent de l'histoire de l'humanité. On arrivait sur

place et on voyait dix types avec un blouson en cuir et un Libération sous le bras, tous en train de se regarder avec la même expression de détresse absolue, réalisant qu'ils s'étaient envoyé des messages cochons entre eux pendant trois semaines. C'était ça, la magie de l'anonymat : la probabilité statistique de draguer son propre oncle sans le savoir était de 15 %.

Aujourd'hui, vous vous plaignez parce qu'un mec vous envoie une photo de son anatomie sans prévenir. À l'époque, pour recevoir l'équivalent en ASCII art, il fallait une patience de moine trappiste et le budget de défense d'un petit pays d'Afrique de l'Ouest. On respectait la nudité, parce qu'elle mettait un quart d'heure à s'afficher pixel par pixel. On avait le temps de réfléchir à nos choix de vie entre le nombril et les genoux.

Alors, quand vous swiperez machinalement ce soir entre deux vidéos de chats qui font du skateboard, ayez une pensée pour nous. Les vétérans du 3615. Ceux qui ont connu l'amour en 8 couleurs primaires. Ceux qui ont survécu à la fureur paternelle devant une facture de 2000 francs. Ceux qui savaient que la séduction, c'était d'abord et avant tout une question de débit binaire et de maîtrise du clavier mécanique.

On n'avait pas d'algorithme pour nous dire qui aimer. On n'avait que nos doigts calleux, notre imagination débordante et une patience infinie. On était les premiers à comprendre que derrière chaque écran, il y a un cœur qui bat... ou un animateur payé à la ligne pour vous faire croire que vous êtes irrésistible. Mais au moins, nous, on savait écrire "Bonjour" sans correcteur orthographique. Et rien que pour ça, on mérite votre respect éternel.

Maintenant, dégagez de mon écran. Le compteur tourne, et j'ai cru voir un curseur clignoter sur 3614 RTEL. C'est peut-être l'amour de ma vie. Ou juste Bernard. Dans les deux cas, ça va me coûter un bras.

Chapitre 7

La Facture France Télécom : Le choc thermique financier

Écoutez-moi bien, petits consommateurs de "gratuit", vous qui croyez que le monde est un buffet à volonté parce que vous pouvez scroller sur TikTok jusqu'à ce que vos pouces développent une arthrite précoce sans déboursier un centime. Posez vos iPhones. Rangez vos illusions. On va parler de la seule chose que vous ne comprendrez jamais, parce que votre cerveau a été lavé par le marketing de la Silicon Valley : la notion de "prix à la seconde".

Aujourd'hui, quand vous voyez une pub pour un VPN ou un abonnement Netflix, vous râlez parce que ça coûte le prix d'un demi-avocat toast. Dans les années 90, on ne râlait pas. On convulsait. On entrait en état de choc catatonique devant une enveloppe bleue frappée du logo de France Télécom. Cette enveloppe n'était pas un courrier. C'était une mise en demeure de l'univers, un rappel brutal que chaque seconde passée à fantasmer sur une version pixélisée de "Cindy92" (qui était en fait un adjudant-chef de la gendarmerie nommé Gérard) avait un coût réel, palpable et potentiellement fatal pour notre intégrité physique.

Vous payez avec vos données ? Grand bien vous fasse. Zuckerberg connaît la couleur de votre dernier passage aux toilettes et Google sait que vous avez une passion inavouée pour les vidéos de nettoyage de tapis. C'est le prix de votre "gratuité". Nous, on payait avec du sang. Enfin, avec l'argent du livret A que nos grands-parents avaient ouvert pour qu'on puisse, un jour, s'acheter un studio à Melun. Spoiler : le studio a été englouti par le 3615 ULLA en trois mois de dragues pathétiques à 60 francs de l'heure.

Imaginez la scène. C'est le 15 du mois. Le facteur passe. Le bruit de la boîte aux

lettres qui claquent sonne comme le couperet d'une guillotine fiscale. Le daron ramasse le courrier. Il y a la facture d'EDF, celle de l'eau, et puis... l'Enveloppe. Celle qui pèse plus lourd que toutes les autres. Celle qui contient le relevé détaillé des "Services Kiosque".

Pour vous, le "Kiosque", c'est là où on achète des magazines de mode ou des paquets de clopes. Pour nous, c'était le triangle des Bermudes de l'épargne salariale. 3615. Quatre chiffres qui ont causé plus de divorces que l'adultère et le football réunis.

À l'époque, France Télécom n'était pas une entreprise. C'était une divinité punitive, un monstre bureaucratique en costume gris qui gérait votre vie sociale avec la tendresse d'un contrôleur fiscal en fin de carrière. Le compteur ne tournait pas. Il pulsait. Toutes les deux minutes, on entendait un "clac" imaginaire dans notre tête. C'était l'Unité Téléphonique (l'UT) qui tombait. Et chaque UT, c'était un morceau de votre héritage qui s'envolait vers les caisses de l'État pour financer des câbles en cuivre et la retraite anticipée des agents des PTT.

Quand le daron ouvrait la facture, l'ambiance dans le salon changeait instantanément. On passait d'un goûter familial paisible à une reconstitution de "L'Exorciste". Le "Choc Thermique Financier", c'était ce moment précis où le visage du chef de famille passait du rose pâle au violet aubergine, avant de finir sur un blanc spectral, le tout en lisant : "Montant à prélever : 2 457,80 Francs".

"DEUX MILLE FRANCS ? MAIS QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ FOUTU AVEC CETTE BOÎTE À CHAUSSURES ?"

C'était la fin du game. Pas de "J'ai oublié de me déconnecter", pas de "C'est un bug de l'algo". Sur Minitel, le temps, c'était de l'argent, au sens le plus premier et le plus violent du terme. On apprenait l'économie réelle à la dure. Une heure de 3615, c'était dix paquets de clopes, trois places de ciné, ou la moitié d'un plein de Super pour la Renault 21. Naviguer sur le Minitel, c'était comme conduire une Ferrari dont le

réservoir fuit : tu pouvais aller n'importe où, mais tu savais que tu allais finir sur le bas-côté, en slip, à supplier pour qu'on te prête un ticket de bus.

Vous, avec votre 4G illimitée, vous êtes des enfants gâtés du numérique. Vous ne connaissez pas la sueur froide qui perle sur le front quand on voit le curseur clignoter sur un service de "messagerie rose" (3615 ALINE, pour les connaisseurs, que Dieu ait pitié de vos âmes). Chaque lettre tapée était une micro-transaction. On écrivait en style télégraphique non pas par amour de la littérature minimaliste, mais par pure survie financière. "Slit cv ?" n'était pas une flemme de zoomer, c'était une stratégie d'optimisation fiscale. Un "Salut, comment vas-tu ?" coûtait environ 15 centimes de trop. On ne badinait pas avec le budget.

Et ne me parlez pas du 3617. Le 3617, c'était l'équivalent du dark web géré par la mafia sicilienne. C'était le tarif "Professionnel". À ce prix-là, tu ne consultais pas l'annuaire, tu achetais les parts sociales de l'entreprise que tu cherchais. Une erreur de numéro, un 7 à la place d'un 5, et tu te retrouvais à payer le prix d'un petit-déjeuner au Ritz pour savoir si la météo allait être clémente à Limoges le mardi suivant.

Le choc thermique, c'était aussi la découverte de la notion de "Kiosque". France Télécom encaissait pour le compte des autres. Ils étaient les proxénètes officiels de l'information numérique. Ils prenaient leur commission au passage, avec cette indifférence glaciale propre aux monopoles d'État. Ils s'en foutaient que vous soyez un adolescent pré-pubère en quête de frissons ou un retraité cherchant les résultats du tiercé. Pour eux, vous étiez juste une "ligne occupée".

C'est là qu'on a appris la plus grande leçon d'économie de notre vie : si c'est cher, c'est que ça a de la valeur. Ou que tu es en train de te faire arnaquer de façon magistrale. Aujourd'hui, vous pensez que c'est "gratuit" ? Laissez-moi rire dans ma barbe de vétéran. Quand vous passez trois heures sur Instagram, vous ne voyez pas de facture arriver dans une enveloppe bleue, c'est vrai. Mais c'est parce que la facture, c'est VOUS. On vous a découpé en morceaux, on a pesé votre attention, on a analysé vos

névroses et on a vendu le tout au plus offrant pour vous refourguer des baskets connectées dont vous n'avez pas besoin.

Nous, au moins, on savait ce qu'on perdait. On perdait des thunes. Cash. Direct. Et la douleur était telle qu'elle nous forçait à devenir intelligents. On apprenait à lire vite. À taper vite. À réfléchir avant d'appuyer sur la touche "Envoi". On avait une hygiène mentale dictée par la terreur du découvert bancaire.

Imaginez si, aujourd'hui, chaque Like sur TikTok vous coûtait 0,50 €. Si chaque vidéo de "React" d'un influenceur aux dents trop blanches vous facturait 2 € la minute. Internet redeviendrait un endroit merveilleux en moins de 24 heures. On ne verrait plus de gens danser dans le métro. On ne verrait plus de débats stériles sur Twitter entre des gens qui n'ont pas lu le livre dont ils parlent. La planète entière fermerait sa gueule par pure économie. Le silence serait d'or, et la fibre optique serait réservée aux gens qui ont vraiment quelque chose à dire, ou au moins une carte de crédit bien garnie.

Le Minitel, c'était le capitalisme sans filtre. Pas de "cookies" pour te traquer, pas de "pixels de conversion". Juste un contrat clair : "Tu veux voir du texte vert sur fond noir ? Donne-moi ton bras. Tu veux voir une photo de chat qui met 4 minutes à s'afficher ligne par ligne ? Donne-moi l'autre bras et un rein."

Alors la prochaine fois que vous râlez parce que votre Wi-Fi "lag" pendant que vous téléchargez gratuitement un film en 4K, ayez une pensée pour nous. Les survivants du Choc Thermique. Ceux qui ont connu la peur bleue de l'enveloppe de France Télécom. Ceux qui savaient que la liberté d'expression s'arrêtait là où commençait le plafond de découvert autorisé de la Caisse d'Épargne.

On était pauvres, on était frustrés, on attendait que les images s'affichent pixel par pixel comme si on regardait une éclipse solaire, mais au moins, on connaissait la valeur d'une minute de connexion. Et croyez-moi, à 60 balles de l'heure, Bernard sur

le 3614 RTEL avait intérêt à être sacrément drôle.

Maintenant, retournez à vos futilités "gratuites". Mais n'oubliez jamais : dans la vie, soit tu paies avec ton fric et tu gardes ta dignité, soit tu paies avec ton âme et tu reçois des pubs pour des régimes minceur à chaque fois que tu regardes une photo de pizza. On a choisi notre camp. Et même si on est fauchés, on peut encore se regarder dans un miroir. Sauf si le miroir est en 8 couleurs primaires et qu'il coûte 10 francs la minute. Là, on détourne les yeux. Par principe.

Chapitre 8

L'Annuaire Électronique : Google sans l'algorithme

Écoutez-moi bien, les enfants du scroll infini. Approchez vos visages lissés par les filtres Instagram et posez vos iPhones 15 Pro Max. On va parler d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, non pas parce que c'est poétique, mais parce que c'est techniquement un traumatisme crânien collectif.

Aujourd'hui, quand vous avez besoin d'un artisan, vous tapez « plombier » dans une barre de recherche qui finit vos phrases à votre place, comme une mère possessive. Google sait que vous habitez à Limoges, il sait que votre évier fuit, il sait probablement que vous n'avez pas payé votre taxe foncière et il vous suggère trois gars avec des notes de 4,8 étoiles et des selfies devant leur camionnette. C'est fluide. C'est érotique de facilité.

En 1989, chercher un plombier à Limoges sur le Minitel, c'était l'équivalent administratif d'une traversée du désert de Gobi en tongs, avec pour seul guide un fonctionnaire dépressif qui ne répond que par « OUI » ou « NON ».

Bienvenue sur le ****11**** (devenu plus tard le 3611, parce qu'on aimait bien rajouter des chiffres pour le plaisir de taxer). L'Annuaire Électronique. Le « Google » français de l'époque, mais sans l'algorithme, sans la pub ciblée, et surtout, sans aucune pitié.

Imaginez la scène. Vous êtes à Limoges. Il est 22h. Une canalisation vient de lâcher dans votre cuisine. L'eau monte. C'est la panique. Vous vous précipitez sur cette boîte en plastique beige qui ressemble à un croisement entre un jouet Fisher-Price et un terminal de la NASA déclassé. Vous l'allumez. **Biiiiii-p-shhhhhh-krrr-krrr.** C'est le cri de la bête. Le modem essaie de convaincre le réseau national que vous n'êtes

pas un espion soviétique.

L'écran s'affiche. Enfin, « s'affiche » est un mot généreux. Les lignes apparaissent de haut en bas, une par une, avec la vitesse d'un escargot sous Xanax. Et là, vous faites face à l'Abysse. Pas de barre de recherche intuitive. Pas de « Vous voulez dire... ? ». Juste des champs froids : NOM, PRÉNOM, LOCALITÉ, ACTIVITÉ.

C'est là que le combat commence. Parce que le clavier du Minitel, c'est une épreuve de force. Les touches ont la texture de gommes à mâcher usagées. Si vous tapez trop vite, le terminal vous ignore superbement. Si vous tapez trop fort, vous déclenchez un double caractère. Et n'oubliez pas : sur le Minitel, l'erreur est fatale. Si vous écrivez « PLOMBIRE » au lieu de « PLOMBIER », le système ne va pas vous dire : « Oh, vous avez sûrement fait une faute, mon chou ! ». Non. Il va vous répondre : ****AUCUN RÉSULTAT****.

Zéro. Nada. À Limoges, selon l'annuaire électronique, si vous ne savez pas orthographier votre métier de destination, les artisans n'existent plus. Ils ont été rayés de la carte. Vous êtes seul avec votre incompetence et vos pieds dans l'eau.

Mais admettons que vous soyez un génie de l'orthographe sous adrénaline. Vous tapez :

ACTIVITÉ : PLOMBIER
LOCALITÉ : LIMOGES

Vous appuyez sur ****ENVOI****. La touche « Envoi », c'est le bouton nucléaire. Vous attendez. Vous regardez les pixels se dessiner. Et là, l'horreur. L'écran affiche : ****142 RÉSULTATS****.

Dans le monde d'aujourd'hui, vous auriez les avis clients. « Jean-Pierre est intervenu vite, 5 étoiles ». Sur le Minitel, il n'y a pas d'étoiles. Il n'y a que le néant alphabétique. Vous avez une liste de noms : ABADIE, ABRAHAM, ACCORSO... Vous êtes à la

lettre A. Pour arriver à la lettre P, vous devez appuyer sur la touche ****SUITE****.

Chaque pression sur « Suite », c'est trois secondes de chargement. Trois secondes de votre vie. Trois secondes facturées. Car l'Annuaire Électronique était « gratuit » les trois premières minutes, après quoi la France Télécom commençait à vous ponctionner avec la précision d'un vampire de la haute finance. À la dixième pression sur « Suite », vous réalisez que vous payez pour regarder une liste de noms de gens qui dorment probablement déjà pendant que votre parquet flottant devient un radeau de fortune.

Et attention, le Minitel était un puriste. Il n'aimait pas les accents. Si vous aviez le malheur de chercher un artisan à « Orléans » avec un accent, le système pouvait entrer dans une bouderie numérique de plusieurs minutes. À Limoges, vous étiez relativement épargnés, sauf si vous cherchiez quelqu'un dans une rue au nom complexe. « Rue de la République » ? Facile. « Impasse du Lieutenant-Colonel-Farro » ? Vous aviez plus de chances de trouver le Saint-Gras en Slip que de taper l'adresse correctement du premier coup sur ce clavier de l'enfer.

Le plus beau, c'était la logique de l'algorithme humain. Comme il n'y avait pas de classement par pertinence, les artisans avaient compris le truc bien avant le SEO moderne. Pour être en haut de la liste sur le 11, il fallait s'appeler « A.A.A. Plomberie ». C'était la course au A. À Limoges, on devait sûrement avoir des types qui s'appelaient « A.A.A.A.A.A. Plomberie Rapide » juste pour apparaître avant le voisin. C'était ça, l'algorithme de l'époque : l'ordre alphabétique pur et dur. Une dictature de la lettre A.

Vous finissez par trouver un numéro. Vous le notez sur un bout de papier (car oui, le copier-coller n'existait pas, on utilisait des stylos, ces bâtons de plastique avec de l'encre dedans, demandez à vos grands-parents). Vous appelez.

— « Allô, Monsieur le Plombier ? J'ai trouvé votre nom sur le Minitel. »

— « Sur quoi ? Ah, le truc avec l'écran ? Écoutez, mon petit gars, je suis à la retraite depuis 1984, ils n'ont pas mis la base à jour. »

Et là, vous réalisiez la grande vérité : le Minitel n'était pas là pour vous aider. Il était là pour vous apprendre la patience, la précision et le stoïcisme face à l'échec.

Le 11, c'était Google sans la flatterie. Google ne vous juge pas quand vous cherchez « Comment savoir si mon chat m'aime » à 3h du matin. Le Minitel, lui, vous jugeait. Par sa lenteur. Par son silence. Par ses bips stridents. Il vous disait : « Tu veux une information ? Mérite-la. Tape chaque lettre comme si ta vie en dépendait. Ne te trompe pas de touche. Et surtout, n'oublie pas que chaque seconde qui passe me rapproche du prix d'une baguette de pain sur ta facture téléphonique. »

Vous, la génération TikTok, vous vivez dans le confort de l'intuition. Nous, on vivait dans la rigueur de la donnée brute. On était des archéologues du bitume numérique. Trouver un électricien à Limoges en moins de cinq minutes sans faire sauter le PEL familial était considéré comme un sport de haut niveau.

Alors la prochaine fois que vous râlez parce que la 5G ne capte pas dans l'ascenseur et que votre vidéo de chat met deux secondes à charger, ayez une pensée pour nous. Imaginez-vous devant un écran noir et vert, en train de taper frénétiquement sur la touche « CORRECTION » parce que votre doigt a glissé sur le « M » au lieu du « L », pendant que l'eau du bain déborde et que la France Télécom ricane doucement au bout de la ligne.

On n'avait pas d'algorithme. On avait de la sueur. On n'avait pas de "Cloud". On avait du plastique beige qui chauffait les genoux. Et bizarrement, quand on trouvait enfin ce qu'on cherchait, on avait l'impression d'avoir conquis l'Everest.

Aujourd'hui, vous trouvez tout. Mais vous ne possédez rien. Nous, on ne trouvait rien, mais chaque octet qu'on arrachait à l'annuaire électronique nous appartenait pour

l'éternité. Ou du moins, jusqu'à la prochaine facture de téléphone.

Chapitre 9

Le Mode Connecté : Squatter la ligne de vie

Imaginez un instant que votre connexion Wi-Fi ne soit pas une onde invisible et bienveillante qui flotte dans l'air comme le Saint-Esprit, mais un tuyau unique, rigide et totalement exclusif. Un genre de pipeline en cuivre tellement étroit qu'il ne peut transporter qu'une seule chose à la fois : soit la voix chevrotante de votre grand-mère qui raconte sa sciatique, soit les pixels asthmatiques d'un écran Minitel. Pas les deux. Jamais les deux.

Bienvenue dans l'ère du Réseau Téléphonique Commuté (RTC), ou ce que j'appelle affectueusement « La Dictature du Fil Unique ».

Aujourd'hui, vous vivez dans l'indécence technologique. Vous streamez une série en 4K sur la télé, tout en téléchargeant une mise à jour de 50 Go sur votre console, pendant que votre smartphone fait défiler des vidéos de gens qui cuisinent des pâtes dans un évier, et que votre frigo connecté commande du lait tout seul. Tout ça en même temps. Vous êtes des dieux de la bande passante. Nous, on était des mendiants du bit.

À l'époque, brancher un Minitel, c'était déclarer une zone d'exclusion aérienne sur toute la maison. C'était une prise d'otage technologique. Dès que vous appuyiez sur le bouton « Connexion », le reste du monde cessait d'exister. La ligne de téléphone devenait une propriété privée, un bunker numérique où personne ne pouvait entrer, et dont rien ne pouvait sortir à part des bips stridents qui ressemblaient au cri d'un dauphin en train de faire une crise d'épilepsie.

Vous ne connaissez pas le son du silence ? Nous, on connaissait le son de « l'Occupé

».

Si quelqu'un essayait de nous appeler pendant qu'on consultait le 3615 SNCF pour vérifier si le train de 14h12 avait bien trois heures de retard (spoiler : oui), il tombait sur cette tonalité rapide et agressive : *tu-tu-tu-tu*. C'était le signal universel pour dire : « Quelqu'un est en train de faire quelque chose de très important avec une machine beige, merci de rappeler dans trois jours ».

Mais le vrai drame, le sommet de la tragédie grecque version France Télécom, c'était la hiérarchie des besoins au sein du foyer.

Visualisez la scène. On est en 1992. Votre grand frère, appelons-le Jean-Eudes parce que c'est un prénom qui mérite de souffrir, est scotché devant le Minitel. Il est sur le 3615 PMU. Il transpire. Il analyse les cotes de « Petit Tonnerre » et « Saucisse de Strasbourg » pour le quinté de demain à Longchamp. Pour lui, c'est le futur de sa fortune personnelle qui se joue (il va perdre 200 francs, mais il ne le sait pas encore).

Pendant ce temps, dans la cuisine, votre mère essaie de passer un appel vital. Pas pour commander une pizza – on ne commandait pas de pizza, on mangeait des endives au jambon et on fermait sa gueule – mais pour appeler les pompiers parce que le grille-pain vient de décider de s'auto-immoler par le feu.

Elle décroche le combiné. Et là, au lieu de la tonalité rassurante, elle entend quoi ? Elle entend le chant du démon. Elle entend les données de Jean-Eudes qui transitent. *Kssshhhhhh-biiiiip-krrrrr*.

Elle hurle : « JEAN-EUDES ! RACCROCHE ! LA MAISON BRÛLE ! »
Et Jean-Eudes répond, sans quitter l'écran des yeux : « DEUX MINUTES MAMAN, LE QUINTÉ EST EN TRAIN DE CHARGER ! »

C'est ça, le mode connecté des années 90. C'était un choix de société. Est-ce qu'on

sauve la structure physique du domicile familial, ou est-ce qu'on sait enfin si le cheval n°7 a une chance sur un terrain lourd ? On a souvent choisi le cheval. Et c'est pour ça qu'on est une génération de guerriers. On a appris à prioriser l'information inutile au détriment de la survie biologique fondamentale.

Vous, si vous appelez les secours et que ça ne répond pas, vous faites un tweet de plainte en taguant le ministère de l'Intérieur. Nous, si on avait un problème, on devait d'abord négocier avec celui qui utilisait le Minitel. On devait faire du chantage. « Si tu ne me laisses pas appeler le médecin pour ma jambe cassée, je dirai à papa que c'est toi qui as rayé la R21 ».

Et encore, je ne vous parle pas du sabotage domestique.

Parce qu'il y avait toujours un traître. Un petit frère malveillant ou une sœur impatiente de raconter sa journée à sa meilleure amie (qu'elle venait de quitter dix minutes plus tôt à l'école). Le traître savait qu'il existait une arme de destruction massive : le deuxième combiné.

Dans beaucoup de maisons, il y avait la prise « maître » dans le salon et une prise « esclave » dans la chambre des parents. Si vous étiez tranquillement en train de naviguer sur un service de messagerie (le 3615 ULLA pour les poètes, ou le 3615 JEUX pour les geeks), il suffisait que quelqu'un, n'importe où dans la maison, décroche l'autre téléphone pour que tout s'effondre.

Le simple fait de soulever le combiné créait une interférence. Sur votre écran, le texte commençait à se transformer en hiéroglyphes aliens. Le « Bienvenue sur votre service » devenait « B%§v€nu£ @@@ zzzzz ». Et là, c'était le crash. Déconnexion. Retour au monde réel. Perte de vos crédits. Et une facture qui continuait de courir dans l'ombre, comme un compteur de taxi fou.

C'était une époque où la communication était un sport de combat à somme nulle.

Pour que je puisse envoyer un message, tu devais te taire. Pour que tu puisses parler, je devais débrancher. On ne partageait pas la connexion, on se la disputait comme des chiens se disputent un os en plastique.

Aujourd'hui, vous trouvez ça barbare. Vous trouvez ça lent. Mais il y avait une poésie dans cette exclusivité. Quand on était sur le Minitel, on y était vraiment. On ne faisait pas autre chose. On ne « swipait » pas. On attendait que chaque ligne de texte s'affiche, lettre après lettre, avec la patience d'un moine copiste sous acide. On vénérât l'octet parce qu'il coûtait la vie sociale de toute la famille.

Quand on occupait la ligne, on se sentait puissant. On était les maîtres du cuivre. On détenait le cordon ombilical de la maison. On était en train de « squatter la ligne de vie ». Et si mamie voulait appeler pour nous souhaiter notre anniversaire, elle tombait sur un mur de bruit numérique. C'était notre façon à nous de lui dire : « Désolé mamie, le progrès technique est plus important que ton affection, je suis en train de consulter la météo des neiges à Courchevel alors qu'on habite à Brest ».

C'était cruel. C'était bruyant. C'était horriblement cher.

Mais au moins, quand on arrivait enfin à passer un appel après trois heures de Minitel, on avait vraiment des choses à se dire. Généralement, c'était : « Arrête de hurler, j'ai fini, tu peux appeler les pompiers maintenant, par contre il ne reste plus grand-chose de la cuisine ».

Alors savourez votre 5G. Savourez vos appels FaceTime en marchant dans la rue. Parce que nous, on a connu le temps où pour savoir si on avait gagné au Loto, il fallait d'abord empêcher son père d'appeler l'ambulance. Et bizarrement, on ne regrette rien. À part peut-être la cuisine. Elle était jolie, cette cuisine.

Chapitre 10

La Sobriété Énergétique : Zéro vidéo, zéro problème

Écoutez-moi bien, bande de petits terroristes du bilan carbone, vous qui pleurez des larmes de sang dès que votre iPhone 15 Pro Max descend à 12 % de batterie. Vous nous parlez de « sobriété numérique » avec la même ferveur qu'un influenceur Dubaïote nous parle de « spiritualité » entre deux placements de produits pour des cryptomonnaies frelatées. Vous voulez sauver la banquise ? Vous voulez que les ours polaires arrêtent de transformer vos glaciers en Airbnb ? Alors, posez ce smartphone qui consomme plus d'énergie qu'une ville moyenne du Nebraska pour charger une vidéo de 15 secondes d'un Golden Retriever qui fait du skateboard.

Bienvenue dans l'ère de la véritable écologie. Bienvenue dans l'ère du Minitel.

Le Minitel, c'était la décroissance avant que ce ne soit un concept de bobo parisien qui achète des tomates à 8 euros le kilo pour se sentir « proche de la terre ». C'était l'appareil de la tempérance absolue. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait ****rien****. Pas de vidéo. Pas d'image haute définition. Pas de son spatialisé. Rien que du texte, du bruit de modem qui ressemble à un robot qu'on égorge, et des gros carrés de couleur que ton cerveau devait interpréter comme une « météo » ou une « femme dévêtue » (il fallait beaucoup d'imagination, on était tous des artistes abstraits à l'époque).

Aujourd'hui, votre moindre recherche Google mobilise trois centres de données en Irlande, refroidis par le sang de vierges sacrifiées et l'équivalent de l'eau du lac Léman. Quand vous scrollez sur TikTok, vous brûlez virtuellement une petite forêt primaire par quart d'heure. Le Minitel, lui, était d'une frugalité monacale. Le truc était tellement lent qu'il n'avait même pas le temps de consommer de l'électricité. Il attendait. Il méditait. Le Minitel, c'était le dalaï-lama de l'informatique : il restait

assis là, dans l'ombre du couloir, à ne rien faire d'autre que d'être beige.

Le streaming ? Le mot n'existait même pas. Si on avait essayé de diffuser un film sur un Minitel, l'appareil aurait probablement implosé en projetant des éclats de bakélite dans toute la pièce, et l'opérateur France Télécom se serait déplacé chez vous uniquement pour vous gifler.

Sur un Minitel, pour voir une image, il fallait être patient. Et quand je dis patient, je parle d'une patience biblique. L'image s'affichait ligne par ligne, de haut en bas, au rythme d'une tortue asthmatique qui remonte une pente de sable. Ça prenait quarante secondes pour afficher un logo de la SNCF composé de six rectangles orange. Pendant ce temps-là, vous aviez le temps de réfléchir. Est-ce que j'ai vraiment besoin de savoir si le train pour Limoges est à l'heure ? Est-ce que mon existence a un sens ? Est-ce que je ne ferais pas mieux de lire un livre, ou de récurer les joints du carrelage ? Le Minitel ne se contentait pas d'être un outil, c'était un coach de pleine conscience. C'était la « slow-tech » bien avant que vous ne l'inventiez pour justifier le fait que votre connexion Wi-Fi de camping est pourrie.

Zéro vidéo, c'est le secret du bonheur planétaire. Imaginez un monde où Netflix n'existe pas. Un monde où, si vous voulez voir un truc bouger, vous devez jeter un caillou dans une mare ou secouer le chat. C'était ça, la France de 1988. Une France où le divertissement visuel le plus intense consistait à regarder les chiffres du Loto s'afficher en clignotant. C'était sobre. C'était pur. C'était le degré zéro de la pollution visuelle.

Aujourd'hui, vous nous saturez la rétine avec de la 4K. Est-ce qu'on a vraiment besoin de voir les pores de la peau d'un présentateur météo en ultra-haute définition ? Est-ce que la planète doit mourir de chaud pour que vous puissiez voir, en 60 images par seconde, un mec qui fait des pranks à sa grand-mère dans un supermarché ? Non.

Le Minitel nous offrait la « Basse Définition Radicale ». Les graphismes étaient

tellement simplistes qu'on appelait ça du « Vidéotex ». C'était essentiellement des briques de Lego virtuelles empilées par un stagiaire sous acide. C'était moche, d'accord. C'était illisible, certes. Mais c'était éco-responsable ! On ne risquait pas de saturer la bande passante mondiale avec du « revenge porn » ou des tutos maquillage. Pour faire passer un message haineux sur le Minitel, il fallait taper chaque lettre sur un clavier en plastique qui faisait un bruit de machine à écrire rouillée, et ça coûtait 2 francs la minute. Je peux vous dire que ça calmait les ardeurs des trolls. Avant d'insulter quelqu'un, tu vérifiais ton compte en banque. C'était la taxe carbone sur la connerie humaine. On n'a jamais fait mieux depuis.

Et parlons de la "Sobriété Énergétique" du matériel lui-même. Votre iPhone dure deux ans, après quoi sa batterie gonfle comme un soufflé raté et l'écran décide qu'il ne reconnaît plus vos empreintes digitales parce que vous avez mangé des chips. Le Minitel, lui, était immortel. C'était un bloc de polymère indestructible. Vous pouviez le faire tomber d'un troisième étage, il aurait probablement fracturé le trottoir sans une égratignure sur sa coque beigeasse. Il n'y avait pas d'obsolescence programmée, parce qu'il était *déjà* obsolète au moment de sa sortie. C'est ça, le génie français : créer un objet tellement en retard sur son temps qu'il ne peut plus vieillir. Il est hors du temps. Il est éternel.

Vous, vous changez de chargeur tous les six mois parce que l'Union Européenne a décidé qu'il fallait des câbles USB-C-Z-3PO. Le Minitel, il se branchait sur une prise en forme de T géant, une sorte de relique païenne qu'on enfonçait dans le mur avec la force d'un forgeron médiéval. Une fois branché, il ne bougeait plus. Il faisait partie des fondations de la maison. Si vous vendiez la maison, vous laissiez le Minitel. C'était un meuble. Un radiateur d'appoint qui affichait l'annuaire.

Alors, quand je vous vois trier vos mails pour « sauver la planète » (ce qui est l'équivalent écologique de vider l'Océan Indien avec une petite cuillère en plastique recyclé), j'ai envie de vous emmener dans mon garage. J'ai envie de dépoussiérer mon Minitel 1B (celui avec la touche « Retour » qui reste coincée, c'est ce qui donne

du charme) et de vous dire : « Tiens, voilà le futur. Connecte-toi au 3615 ÉCOLOGIE. »

Évidemment, il n'y a pas de fibre optique. Le débit est si bas qu'on dirait que l'information est transportée par un escargot sous Lexomil. Mais au moins, pendant que tu attends que la page de garde s'affiche, tu ne consommes rien. Tu es là, assis dans le noir, face à un écran cathodique qui émet un léger sifflement haute fréquence capable de rendre fous les chiens du quartier, et tu sauves le monde.

Pas de vidéo de chats. Pas de live Twitch de douze heures. Pas d'algorithme qui te suggère d'acheter des chaussures de randonnée alors que tu n'as pas quitté ton canapé depuis le confinement de 2020. Juste du texte. « TAPEZ VOTRE RECHERCHE ».

C'est ça, la vraie liberté. La liberté de ne pas être sollicité par une interface qui veut ta peau et ton portefeuille. La liberté de devoir attendre trois minutes pour savoir s'il va pleuvoir demain. La liberté de réaliser que, finalement, on s'en fout de savoir s'il va pleuvoir, parce qu'avec le temps qu'on a passé sur le Minitel, la journée est déjà finie et il est l'heure d'aller se coucher.

Le Minitel, c'est le seul appareil au monde qui vous punit financièrement si vous restez trop longtemps dessus. C'est le concept ultime du « pollueur-payeur ». Tu veux voir du porno en ASCII ? Très bien, mais ça va te coûter le prix d'un bras de ton premier-né. Résultat : les gens étaient hyper efficaces. On n'allait pas sur le 3615 pour « flâner ». On y allait avec une mission. On était des commandos de l'information. On entraînait, on chopait le résultat du Bac, on ressortait en sueur en arrachant la prise, le cœur battant parce qu'on venait de dépenser l'équivalent d'un paquet de clopes en quatre minutes.

C'était ça, la sobriété. Une terreur économique constante qui nous empêchait de gaspiller la ressource numérique.

Alors, la prochaine fois que vous vous sentirez coupables de regarder une série en 4K sur votre tablette dans votre bain, pensez à nous. Pensez à cette époque merveilleuse où le summum de la technologie ne risquait pas de faire fondre la calotte glaciaire, tout simplement parce qu'il n'arrivait même pas à afficher une photo de pingouin sans faire sauter les plombs du quartier.

Le Minitel ne nous a pas sauvé du ridicule, mais il aurait pu sauver la planète. Si seulement on n'avait pas été aussi pressés de voir des vidéos de gens qui tombent dans l'eau sur YouTube. Mais bon, vous préférez le progrès. Grand bien vous fasse. Moi, je retourne sur mon écran 9 pouces. Il est vert, il est moche, il est lent, mais au moins, il ne me demande pas d'accepter les cookies toutes les trente secondes. Il se contente de me détester en silence. Et ça, c'est une relation saine.

Chapitre 11

L'Influenceur en 40 colonnes : L'ego compressé

Regardez-vous. Non, restez où vous êtes, ne cherchez pas un miroir ou le retour caméra de votre iPhone 15 Pro Max. Regardez votre existence. Elle est fluide, elle est en haute définition, elle est saturée de filtres « Teal & Orange » et elle pèse environ huit gigaoctets par après-midi de farniente. Votre ego est une montgolfière gonflée à l'hélium algorithmique qui flotte au-dessus d'un océan de validation gratuite. C'est beau, c'est aérien, et c'est d'une lourdeur technologique absolument obscène.

Maintenant, imaginez que je doive faire dégonfler cette montgolfière jusqu'à ce qu'elle tienne dans une boîte d'allumettes. Mieux : imaginez que votre personnalité entière doive être compressée pour tenir dans une grille de 40 colonnes sur 24 lignes, affichée en caractères gras et baveux sur un écran dont le taux de rafraîchissement est plus lent qu'une administration française un vendredi à 16h.

Bienvenue dans l'influence version Minitel. Bienvenue dans l'ère de l'ego compressé.

Aujourd'hui, pour exister, vous avez besoin de 120 images par seconde. En 1987, si vous vouliez « influencer » quelqu'un sur le 3615, vous aviez droit à du texte. Et pas du texte avec des polices élégantes ou des émojis qui brillent. Non, on parle de l'alphabet latin pur et dur, parfois agrémenté de quelques blocs graphiques en mode Videotext qui faisaient passer un dessin de maternelle pour une œuvre de la Renaissance.

Le Minitel, c'était la sobriété narcissique forcée. C'était le régime sec de la vanité.

Prenez votre « Story » matinale. Vous savez, celle où vous filmez votre café avec un

petit tremblement de main calculé pour montrer votre montre connectée, tout en ajoutant une musique Lo-fi et un sondage « Team Espresso ou Team Matcha ? ». Sur Minitel, cette opération vous aurait coûté le PIB du Liechtenstein et trois jours de programmation en langage assembleur. Et le résultat ? Une ligne de texte qui s'affiche péniblement caractère par caractère :

« JE BOIS DU JUS DE CHAUSSETTE. ET VOUS ? (TAPEZ 1 OU 2) ».

Vous ne pouviez pas être « une esthétique ». Vous ne pouviez pas être une « vibe ». Vous étiez une suite de caractères ASCII. L'influenceur des années 80, c'était un type qui devait convaincre le monde de son incroyable charisme en utilisant uniquement des majuscules et, s'il était vraiment un rebelle du système, l'attribut « Clignotant ».

Parce que oui, c'était ça, le sommet du marketing d'influence sur Minitel : faire clignoter le mot « PROMO » ou « COUCOU ». C'était l'équivalent visuel d'une crise d'épilepsie dans une boîte à chaussures, mais pour nous, c'était du grand spectacle. C'était le Cirque du Soleil du pixel.

Le problème de votre génération, c'est que vous avez trop de place. Vous disposez d'un espace de stockage quasi infini pour entreposer votre vide intérieur. Un compte Instagram moyen, c'est un hangar industriel rempli de photos de vos pieds à la plage. Le Minitel, lui, c'était un studio de 9m² à Paris sans ascenseur : il fallait choisir ce qu'on gardait.

Pour être une star du 3615, il fallait apprendre l'art de l'anorexie digitale. On ne postait pas une photo de son plat au restaurant. Déjà parce que le Minitel n'avait pas d'appareil photo (étonnant, n'est-ce pas ?), et ensuite parce que dessiner une entrecôte en mode « mosaïque » prenait tellement de temps que la viande avait le temps de se fossiliser avant que le dernier pixel ne s'affiche à l'écran.

Et parlons-en, de ces graphismes. Vous vous plaignez quand une vidéo met deux secondes à charger en 4K ? Sur Minitel, l'affichage d'une image – disons, le logo

d'un service de messagerie rose – se faisait à la vitesse d'une érosion géologique. On voyait les blocs s'empiler les uns après les autres. C'était du strip-tease technologique. On attendait, haletants, devant une ligne orange qui barrait l'écran, en espérant que ce soit une courbe suggestive et pas juste le bord d'un cadre publicitaire pour une assurance vie.

L'influenceur Minitel était donc un maître de la suggestion. Puisqu'on ne pouvait pas montrer ses abdos saillants ou son contouring parfait, il fallait tout miser sur le verbe. Le narcissisme était purement intellectuel (ou, plus souvent, purement porté sur le dessous de la ceinture, ne nous mentons pas). On ne « scrollait » pas, on « feuilletait » avec le bruit du clavier mécanique qui résonnait dans le salon comme une mitrailleuse en plastique.

Chaque caractère envoyé était un investissement. Rappelez-vous : la connexion coûtait cher. Très cher. L'ego avait un prix à la minute. Aujourd'hui, vous pouvez poster des bêtises toute la journée sans que votre banquier ne vous appelle pour vous demander si vous avez confondu votre compte courant avec un casino de Las Vegas. En 1990, passer trois heures à peaufiner sa « bio » sur un service de rencontre (le fameux 3615 ALINE, l'ancêtre de Tinder, mais avec moins d'algorithmes et plus de moustachus cachés derrière des pseudos de fleurs) pouvait vous coûter le prix d'un demi-smic.

Être un influenceur sur Minitel, c'était donc être un trader de la vanité. Est-ce que ce trait d'esprit vaut vraiment 4,50 francs ? Est-ce que cette insulte envoyée à un inconnu sur un forum de discussion mérite que je me prive de fromage à la fin du mois ? Le Minitel forçait à une forme d'économie de la pensée qui vous ferait le plus grand bien. Si chaque « Like » que vous receviez vous coûtait 50 centimes de facturation Orange, je peux vous garantir que votre compte TikTok serait plus désert qu'un magasin de déodorants dans une convention de fans de Linux.

Et puis, il y avait la limite physique des 40 colonnes. C'est étroit, 40 colonnes. C'est

le format d'un ticket de caisse. Essayer de faire tenir son complexe de supériorité là-dedans, c'est comme essayer de faire entrer un orchestre symphonique dans un ascenseur. Cela oblige à la compression. À la réduction.

Sur Instagram, vous étalez votre vie comme de la confiture bas de gamme sur une tartine géante. Sur Minitel, votre vie devait être un cube de bouillon Maggi : ultra-concentré, un peu salé, et potentiellement toxique si on en consommait trop d'un coup. Vous ne pouviez pas être « lifestyle ». Vous étiez obligé d'être « efficace ».

« JE SUIS BEAU. J'AI UNE BX. DISCUTONS. »

Voilà. En trois lignes, l'essentiel était dit. Pas besoin de filtres, pas besoin de mise en scène avec des ballons en forme de chiffres pour fêter vos 10 000 abonnés. De toute façon, sur Minitel, vos abonnés étaient invisibles. C'était une gloire de fantôme. Vous étiez peut-être le roi du 3615 JOKER, mais personne ne savait à quoi vous ressembliez, et tout le monde s'en foutait, tant que vous tapiez assez vite pour entretenir l'illusion.

L'influenceur moderne est une image sans texte. L'influenceur Minitel était un texte sans image. C'était une époque où l'imagination devait boucher les trous laissés par une technologie défailante. Quand on lisait « Je suis une blonde incendiaire », on y croyait, même si l'écran nous renvoyait des caractères verts sur fond noir qui rappelaient vaguement le générique de Matrix, mais en moins nerveux. On acceptait de compresser notre ego pour qu'il passe dans les tuyaux de cuivre de France Télécom, espérant qu'à l'autre bout, quelqu'un soit capable de le décompresser sans trop de pertes de données.

Aujourd'hui, vous avez tout l'espace du monde, et pourtant, vous n'avez jamais semblé aussi étriqués. Vous saturez la bande passante avec des visages interchangeable, là où nous, on parvenait à être uniques avec trois points d'exclamation clignotants et une faute d'orthographe.

Alors, la prochaine fois que vous passerez deux heures à choisir la légende de votre photo de vacances, pensez à nous. Pensez à l'art de l'ego compressé. Pensez à ces pionniers qui ont dû résumer leur génie en 40 colonnes, sous la menace constante d'une fin de session automatique ou d'un daron qui décroche le téléphone dans le couloir, coupant net votre ascension vers la gloire numérique.

Nous n'avions pas de pixels, mais nous avons de l'audace. Vous avez la 4K, mais vous n'avez que du vide. C'est peut-être ça, le vrai progrès : on a enfin assez de place pour que tout le monde puisse voir qu'il n'y a rien à voir.

Tapez FIN. C'est plus poli que de bloquer quelqu'un. Et ça coûte moins cher en thérapie.

Chapitre 12

Le Grand Oral Transpac : L'examen final

Imaginez un instant que votre avenir dépende d'un grille-pain qui siffle.

Posez votre iPhone 15 Pro Max. Rangez votre fibre optique à la vitesse de la lumière qui vous permet de scroller des vidéos de chats en 4K sans même un micro-tressaillement de l'image. Aujourd'hui, on va parler de la vraie peur. Pas de la peur d'être « ghosté » par son crush ou de perdre sa « streak » sur Snapchat. On va parler de la terreur pure, celle qui s'écrit en 40 colonnes et huit couleurs délavées. On va parler du Grand Oral Transpac.

Pour vous, le baccalauréat, c'est une formalité administrative qu'on consulte sur une application dédiée en attendant que le livreur Deliveroo arrive. Pour nous, c'était un rituel chamanique impliquant un écran cathodique de 9 pouces qui dégageait assez d'électricité statique pour vous faire dresser les cheveux sur la tête jusqu'à la fin de la puberté.

Le décor : vous êtes dans le salon, il est 18h02. La sueur perle sur votre front. Devant vous, le Minitel 1B, une merveille technologique couleur « beige sécu » qui pèse le poids d'un âne mort et qui chauffe tellement qu'on pourrait y faire cuire des œufs au plat sur le capot. C'est votre passerelle vers le futur. Ou vers le chômage technique.

Première étape : la numérotation. C'est là que le combat commence. Vous tapez `3614 BAC`. Le Minitel ne se contente pas de se connecter ; il entre en transe. Il émet un sifflement strident, un cri de banshee numérique, une suite de « biiiiip-krrrrrr-tchhh » qui ressemble à une dispute entre un R2-D2 asthmatique et une cafetière en fin de vie. Si vous avez moins de 20 ans, ce son déclencherait chez vous une crise d'angoisse

existentielle. Pour nous, c'était l'hymne de la victoire. Ou le début du calvaire.

Car le réseau Transpac, c'est le triangle des Bermudes de l'informatique. À l'époque, on ne parlait pas de « lag ». On parlait de « la page qui s'affiche bloc par bloc ». On regardait les caractères s'aligner un par un, comme si un petit gnome invisible à l'intérieur du tube cathodique tapait frénétiquement sur une machine à écrire.

« AD-MIS... »

Le temps s'arrête. Est-ce que c'est « ADMIS » ou « ADMISSIBILITÉ AUX RATRAPAGES » ? Le gnome fait une pause. Il prend son café. Vous, vous ne respirez plus. Vous avez payé 62 centimes la minute pour voir un curseur clignoter comme un doigt d'honneur électronique.

Mais le vrai boss final, ce n'était pas le serveur saturé. Ce n'était pas non plus le prof de philo aigri qui avait noté votre copie. Non. Le vrai prédateur, l'ennemi invisible, le némésis absolu, c'était votre daron. Ou votre petite sœur. Ou n'importe quel membre de la famille qui, à l'autre bout de l'appartement, avait l'outrecuidance de vouloir utiliser le téléphone.

Parce que oui, les enfants du Wi-Fi : le Minitel squattait la ligne téléphonique. C'était l'un ou l'autre. On ne pouvait pas appeler le SAMU et consulter ses résultats de géo en même temps. Il fallait choisir entre la vie et la data.

Imaginez la scène. Vous êtes à deux centimètres du verdict. Le Minitel siffle sa dernière ligne de texte. L'écran affiche enfin la liste des noms. Le vôtre commence par « Z », évidemment. Vous voyez les « A » défiler... les « B »... vous priez pour que le serveur ne plante pas. Et là, le drame. Un clic sourd résonne dans le couloir. Votre père vient de décrocher le combiné dans la cuisine pour appeler l'oncle Bernard et lui demander si la récolte de courgettes se passe bien.

C'est le « Game Over » le plus brutal de l'histoire de l'humanité. L'écran devient fou. Les lettres se transforment en symboles cabalistiques, en cœurs clignotants et en

dièses absurdes. La connexion est rompue. Le sifflement s'arrête net, remplacé par un silence de mort, uniquement brisé par la voix étouffée de votre géniteur qui gueule : « Allô ? Bernard ? Je t'entends pas, y'a des parasites sur la ligne ! »

À ce moment précis, vous n'avez pas seulement envie de bloquer votre père. Vous avez envie de l'effacer de la réalité. Vous venez de perdre dix minutes de communication (facturées sur la facture France Telecom du mois prochain, bon courage pour expliquer ça au conseil de famille) et vous ne savez toujours pas si vous allez devoir repasser l'oral d'espagnol avec Mme Rodriguez.

C'était ça, le Grand Oral Transpac. Une leçon de résilience. On apprenait la patience dans la douleur. Aujourd'hui, vous chouinez parce que votre vidéo TikTok met trois secondes à charger. Nous, on attendait deux minutes pour voir un schéma en ASCII qui ressemblait vaguement à la carte de la France si elle avait été dessinée par un enfant de maternelle sous acide.

Et le pire, c'est qu'on aimait ça. Il y avait une sorte de noblesse dans cette précarité numérique. On ne se contentait pas de « consommer » de l'information ; on allait la chercher avec les dents, au milieu des interférences et de la menace constante d'une déconnexion parentale. On était des explorateurs du Videotex, des Indiana Jones de la basse résolution.

Le Minitel, c'était l'école de la compression. On n'avait pas de place pour le superflu. Les questions d'examen étaient sèches, brutales. Pas de graphiques en 3D, pas d'animations fluides. Juste du texte brut, blanc sur fond noir (ou bleu marine si vous aviez de la chance). On devait naviguer dans des menus labyrinthiques en tapant des chiffres : `1` pour « Résultats », `2` pour « Inscription », `3` pour « Perdre tout espoir ». Si vous vous trompiez, il n'y avait pas de bouton « Précédent ». Il fallait tout recommencer. C'était le Dark Souls de la recherche d'information.

Et quand enfin, par miracle, après trois tentatives et une engueulade monumentale

avec quiconque osait s'approcher du téléphone, le mot magique apparaissait : « ADMIS (MENTION BIEN) ». Là, ce n'était pas un simple soulagement. C'était une victoire contre la machine, contre les PTT, contre la technologie elle-même. On n'envoyait pas un screenshot à tout le monde. On ne pouvait pas. On se contentait de fixer l'écran jusqu'à ce qu'il brûle nos rétines, conscient que si on éteignait l'interrupteur, cette preuve de notre génie disparaîtrait à jamais dans le néant binaire.

Alors, chers membres de la génération Z, la prochaine fois que vous passerez un examen en ligne sur votre tablette tactile avec une connexion 5G stable, ayez une pensée pour nous. Pensez à ces pionniers qui ont dû affronter le sifflement du 1200 bauds. Pensez à cette tension insupportable au moment où le curseur se fige parce que quelqu'un a allumé le micro-ondes ou décroché le téléphone fixe.

Vous avez la technologie, mais nous, on avait les nerfs d'acier. On savait que la connaissance avait un prix : celui de l'attente, de la friture sur la ligne et de l'odeur de plastique chauffé.

Si vous trouvez que votre vie est stressante parce que votre batterie est à 4 %, rappelez-vous que votre réussite a un jour tenu à un fil de cuivre torsadé et à la capacité de votre daron à ne pas appeler Bernard pendant dix minutes. C'était le vrai examen. Et on l'a tous réussi, même si on a fini avec une myopie précoce et un tic nerveux dès qu'on entend un sifflement à haute fréquence.

Maintenant, vous pouvez retourner à votre "Grand Oral" sur Zoom. Mais n'oubliez pas : si votre connexion coupe, ce n'est pas un bug. C'est juste le fantôme du Minitel qui vous rappelle qui est le patron.

Tapez ENVOI. Ou restez dans l'ignorance. Le tarif est le même de toute façon.

FIN

Merci d'avoir lu "Apprendre le Minitel à la génération TikTok"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)